

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hugues Corriveau : l'appel de la perversité

Francine Bordeleau

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37819ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (1999). Hugues Corriveau : l'appel de la perversité. *Lettres québécoises*, (93), 9–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Hugues Corriveau : l'appel de la perversité

Tout à la fois poète, romancier, essayiste, nouvellier, Hugues Corriveau publie ce printemps, aux Éditions de L'instant même, son vingtième titre. Ses derniers livres explorent une éthique de la cruauté, de la mauvaiseté, et mettent en scène des « passeurs de mal » qui nous convient à des jeux troublants. Pour Corriveau, du reste, l'écriture est d'abord une expérience foncièrement ludique conjuguée à un travail sur les formes.

ENTREVUE

Francine Bordeleau

ELLE EST AFFUBLÉE DU TRÈS BEAU PRÉNOM DE FLORENCE. Mais qu'on ne s'y trompe pas : elle est méchante comme une teigne, et monstrueuse à tous égards. Elle appartient sans contredit aux personnages les plus laids, les plus abjects de la littérature québécoise. Elle est l'une des quatre âmes damnées rencontrées dans *Parc univers*, le roman d'Hugues Corriveau paru l'automne dernier chez XYZ éditeur.

La sortie de ce livre survient dans une année 1998-1999 qui s'avère, pour l'écrivain, particulièrement faste. Elle commençait en avril avec la publication, au Noroît, du *Livre du frère*, un recueil de poésie qui s'est retrouvé en lice pour le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada. Se poursuivait avec *Parc univers*, donc. Et se terminera par *Le ramasseur de souffle*, un recueil de nouvelles.

Trois livres en un an, ça peut paraître beaucoup. Mais ils sont portés pendant longtemps : l'écriture de Parc univers, par exemple, se sera étendue sur cinq années. Et je mène toujours trois ou quatre manuscrits de front, dans des genres différents, précise le principal intéressé.

Ce professeur au Collège de Sherbrooke abordait la littérature en 1978 par la voie de l'essai avec *Gilles Hénault : lecture de Sémaphore* (Presses de l'Université de Montréal). À cet ouvrage théorique succédaient, l'année d'après, le roman *Rose Marie Berthe* puis, en 1983, un



recueil de poèmes intitulé *Revoir le rouge* (VLB éditeur). En 1991, l'éclectisme de Corriveau s'enrichira encore : *Autour des gares*, son premier recueil de nouvelles, paraît à L'instant même. Le livre, né d'une façon on ne peut plus prosaïque — à force d'écrire des textes brefs ici et là —, est récompensé par le prix Adrienne-Choquette. Les manuscrits soumis au jury devaient être signés d'un pseudonyme ; mais il fut d'évidence reconnu, dans ces cent nouvelles parlant de gares, de trains, d'arrivées, de départs, et s'articulant chacune autour d'une cita-

tion de Marcel Proust, la marque d'un écrivain. Seul un écrivain, en effet, pouvait imaginer un recueil aussi structuré, en s'imposant de surcroît une contrainte à la manière de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle).

« Il existe deux mouvements dans mon écriture : avant et après *Autour des gares*. Ce recueil constitue véritablement un tournant », dit aujourd'hui Hugues Corriveau. Avec la nouvelle, il découvre le plaisir pur d'écrire. « La nouvelle, c'est facile : on peut jeter ça quand on veut, recommencer... » Plusieurs nouvelliers soutiennent *grosso modo* le contraire : le genre bref en serait un de l'urgence, du danger — par opposition à la prose rassurante du roman — et de la concision tout à la fois, un genre qui doit calculer ses mots et ses effets. Ce discours sur la nouvelle amuse quelque peu Corriveau, lui qui situe l'acte d'écrire dans une certaine légèreté. « Je ne suis pas un écrivain qui souffre, je ne suis pas un écrivain tourmenté. Écrire est pour moi un événement d'écriture d'abord et avant tout ; partisan de cette perspective, j'accorde la priorité absolue au style. »

Hugues Corriveau
Parc univers



XYZ
ÉDITEUR
Rue Saint-Jacques 100

Le plaisir du texte

Autour des gares est de ces « livres-machines » comme les affectionne Hugues Corriveau. Avec ce recueil, on peut d'ailleurs s'amuser à attribuer à l'expression un sens littéral puisque les machines — les trains — commandent la structure des nouvelles. Mais Corriveau fait bien entendu référence aux écrivains du nouveau roman et à quelqu'un comme Georges Perec, l'une des figures majeures de l'OuLiPo.

Le mot « formalisme » ne me déplaît pas, et je suis loin de le renier. Mais nous qui avons auparavant fait des textes machinés, nous qui fîmes les purs et durs, nous avons maintenant investi la lisibilité. Et cette ouverture à la lisibilité a été extrêmement importante.

Les poèmes de *Revoir le rouge* ou *Les chevaux de Malaparte*, un roman publié aux Herbes rouges en 1988, appartiennent à cette mouvance formaliste dont se réclamaient un bon contingent d'écrivains et qui a pu, reconnaît Corriveau, déconcerter certains lecteurs. *Autour des gares* constitue, à cet égard, une sorte de livre charnière. C'est à partir de ce moment que le nouvellier installe une manière à laquelle il ne dérogera guère : « Je travaille les nouvelles avec un thème fixe », précise-t-il. *Attention tu dors debout* (L'instant même, 1996), par exemple, est un recueil consacré exclusivement à l'enfance : une problématique qui aura alimenté plusieurs livres, jusqu'à *Livre du frère* et à *Parc univers*, mais que l'écrivain n'aura jamais abordée de façon conventionnelle. En comparaison, *Courants dangereux* (L'instant même, 1994, Grand Prix littéraire 1996 de la Ville de Sherbrooke), dont le titre indique bien la matière, et *Le ramasseur de souffle* apparaissent « plus flous ». Avec ce dernier livre qui arrivera en librairie dans quelques semaines, Corriveau n'a cependant pas abandonné l'idée de structure puisque les quinze nouvelles sont divisées en cinq parties ou « chapitres ». L'un explore l'érotisme, l'autre parle de meurtres... « Il reste que le recueil est continuellement traversé par le thème du manque, et que la fragilité des êtres ou des situations en est la grande constante. »

Sexe et gemellité

Pour ce qui concerne la littérature érotique, Hugues Corriveau a déjà donné : dans *La maison rouge du bord de mer*, un roman publié en 1992 (XYZ éditeur, collection « Romanichels », prix Alfred-DesRochers 1992). « Je sais qu'il y a là un paradoxe, mais, *a priori*, le genre érotique ne m'intéresse pas », lance-t-il. L'écriture de *La maison rouge*... — « le seul roman de facture classique que j'aie fait » — s'est d'abord imposée à la fois comme un jeu et un défi. « Je suis toujours déçu par le style de la littérature érotique », poursuit-il. Ce livre troublant et cru fut donc commandé, à l'origine, par la simple volonté de faire mieux.

Corriveau y met en scène Yachar et Ismîa, un garçon et une fille à peine sortis de l'enfance. Ils ont douze ans ; ils s'aiment et se désirent ; ils en sont encore, dans la magie des commencements, à associer sexualité et tendresse. Deux couples leur montreront toutefois qu'il existe des jeux autrement pervers. Ainsi de Czeslaw et Julia, pour qui la sexualité prend volontiers un tour sadomasochiste : « Les deux enfants sont éblouis par la misère de l'homme, par la férocité inattendue de la

femme devant eux », écrivait Hugues Corriveau, et sont irrémédiablement attirés par ce qui se passe dans la maison du bord de mer. Ainsi, encore, des jumeaux, deux garçons âgés de seize ans : « Mais la seule fièvre que le frère se reconnaisse est celle du désir du sexe si semblable au sien, si pareil. » Ici les couples se démultiplient, se répondent ; deux couples semblent représenter la face sombre des enfants Yachar et Ismîa, ces deux couples montrent combien la violence accapare l'espace du désir.

« Le défi, avec *La maison rouge*..., consistait à rendre compte de la pulsion sexuelle », souligne Corriveau. On y voyait aussi que « l'innocence ne peut être préservée » : voilà qui est du reste l'un des grands leitmotiv de l'écrivain, et ce leitmotiv s'affirmera avec force dans *Parc univers*.

Parc univers s'inscrit dans le prolongement de *La maison rouge du bord de mer*, il s'en fait en quelque sorte l'écho. Dans les deux romans, les personnages vont par couples, et dans les deux romans des couples sont des « passeurs de mal ». En outre, chacun des personnages principaux de *Parc univers* pourrait être le jumeau de l'autre : jumeau dans la mauveté et la perversité, jumeau dans la folie méchante et dangereuse qui a contaminé le monde clos du roman.

La structure du chaos

Ce monde clos, c'est celui du parc, où une faune bigarrée a élu domicile. Dire que Corriveau s'attarde aux marginaux serait un euphémisme. Se profile d'abord la silhouette de Florence l'infirme, une « pauvre fille » à l'aspect monstrueux. « Dès sa naissance, la mère a crié. Des jours durant de révolutions et de frayeurs. » Suivent Marguerite l'infirmière, qui pousse éternellement le fauteuil de Florence, et que Corriveau associe à une « déesse de la laideur » ; le tout rond Poincaré dont le nom procède d'« un atroce jeu de mots », admet l'écrivain ; Armand-le-maigre, aussi osseux que Poincaré est gras. Dans le sillage de ce quatuor caricatural croiseront encore Céleste, l'itinérante originaire d'Italie qui pousse un *caddie* rempli d'ordures, et surtout Hermès. Comment interpréter les paroles lapidaires de ce fou sorti du Centre hospitalier spécialisé de Rouffach dans le Haut-Rhin : « Faut-il entendre que la fin du monde est proche ou l'heure du déjeuner passée ? »

« Hermès, c'est la phrase inquiétante », explique Hugues Corriveau. « *Parc univers* est né avec Hermès, c'est lui qui est venu en premier. Son rôle, au départ, consistait à toujours annoncer de mauvaises nouvelles. » Puis le roman a changé de direction. « Il n'a pas été écrit de façon chronologique, il s'est plutôt enflé de l'intérieur. » Hermès est resté oiseau de mauvais augure mais a également pris d'autres dimen-





sions, en dédoublant par exemple la part noire de Poincaré. Hugues Corriveau insiste cependant :
Je ne crois pas à la vie propre, à l'en-soi des personnages. Si les personnages finissent ailleurs que là où on les avait imaginés, ça n'est pas parce qu'ils ont une dynamique interne, une âme qui s'emparerait de l'écrivain, comme on l'entend parfois. Les personnages changent de voie parce que la structure romanesque a changé en cours de route.

Dans son récit qui nous introduit à « un monde de l'étrangeté, de la méchanceté », il y aura des meurtres et du sang versé ; des séductions contre nature et des innocences bafouées ; des perversions et beaucoup d'ambiguïté... Avec *Parc univers*, on assiste à la représentation du chaos, à la mise en scène d'une « spirale de la vengeance ». Mais d'autres strates se superposent à ce premier niveau de lecture qui se rapporte à l'anecdote. Ainsi, quelle fonction Corriveau a-t-il attribuée à l'écrivain omniprésent dans le parc ? Il observe les allées et venues de ces êtres aussi aberrants que pitoyables ; et il lit — à moins qu'il n'écrive ? — un roman intitulé *Le désordre*, livre dont *Parc univers* reproduit de nombreux extraits. Il faudra porter une attention particulière au *Désordre* : Corriveau y a semé des indices, des clés permettant de résoudre les énigmes enchevêtrées de *Parc univers*.

Le personnage de l'écrivain commente les gestes de Florence et de Poincaré — le couple maudit par lequel tout arrive —, d'Hermès et de tous les autres. Seraient-ils, en définitive, des créatures inventées par lui ? Hugues Corriveau avoue :

Je joue sur la polysémie. Peut-être est-ce un héritage de la poésie. Le poème porte nécessairement un sens multiple, et j'ai l'impression que mes romans et nouvelles sont marqués par ma pratique poétique.

Roman polysémique en effet, *Parc univers* est aussi un livre extrêmement construit. Bien machiné, pourrait-on dire, puisque l'épithète plaît à Corriveau.

En conclusion, l'écrivain ajoutera :

Écrire, c'est moins raconter une histoire que s'interroger sur la façon de raconter. Quant au livre, c'est en quelque sorte un work in progress, une constante remise en question de ce qu'on a écrit : une structure s'établit, mais j'ai le pouvoir de la contrôler, de la reconstruire, de guider autrement le texte. Accepter ou refuser la structure : voilà en quoi consiste le travail de l'écrivain. Quoi qu'il advienne, l'écrivain reste toujours le maître.



BIBLIOGRAPHIE

- Gilles Hénault : lecture de Sémaphore*, essai, Montréal, PUM, 1978 (épuisé).
Rose Marie Bertbe, roman, Montréal, VLB éditeur, 1979 (épuisé).
Revoir le rouge, poésie, Montréal, VLB éditeur, 1983 (épuisé).
Forcément dans la tête, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1983 (épuisé).
À double sens — Échanges sur quelques pratiques modernes, essai (en collaboration avec Normand de Bellefeuille), Montréal, Les Herbes rouges, 1986.
Mobiles, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1987.
Apprendre à vivre, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1988.
Les chevaux de Malaparte, roman, Montréal, Les Herbes rouges, 1988.
Écrire un roman, essai, Montréal, Les Herbes rouges, 1988.
Ce qui importe, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1990.
Autour des gares, nouvelles, Québec, L'instant même, 1991. (Prix Adrienne-Choquette 1991)
L'âge du meurtre, poésie, Montréal, Les Herbes rouges, 1992.
La maison rouge du bord de mer, roman, XYZ éditeur, 1992. (Prix Alfred-DesRochers 1992)
Courants dangereux, nouvelles, Québec, L'instant même, 1994. (Grand Prix littéraire 1996 de la Ville de Sherbrooke)
Du masculin singulier, prose 1978-1985, Montréal, Les Herbes rouges, 1994.
Enfance, poésie, Montréal/Luxembourg, le Noroît/Phi, 1994.
Attention, tu dors debout, nouvelles, Québec, L'instant même, 1996.
Le livre du frère, poésie, Montréal, Le Noroît, 1998.
Parc univers, roman, Montréal, XYZ éditeur, 1998.
Le ramasseur de souffle, nouvelles, Québec, L'instant même (à paraître en 1999).



Impression soignée
 de vos livres,
 périodiques
 et brochures
 à court et
 moyen tirages
 (couleur ou
 noir et blanc).

Nous traitons maintenant
 vos dossiers numériques à partir
 du support informatique
 et vos travaux d'impression à demande
 sur système Docutech.



**AGMV
 MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
 Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
 TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
 E-MAIL : agmv@agmv.com